

leurs toilettes, énumérant longuement toutes les belles choses qu'elle avait pu voir, vantant l'amabilité de la dame, la distinction de son fils, et rapportant quelquefois, avec de bizarres incorrections, les beaux compliments qu'il avait adressés aux dames de Montpezat.

André avait écouté d'abord avec une sorte d'indifférence, puis avec un déplaisir qu'il tâchait de comprimer; mais lorsqu'il entendit sa mère faire l'éloge du nouveau venu, il ne put réprimer son impatience, et, pour couper court à ces louanges intempestives, il demanda à sa mère le nom de ce seigneur si accompli.

— C'est le marquis de Lucenay, répondit la paysanne. Puis elle recommençait son panégyrique, lorsqu'André, qui n'y pouvait plus tenir, ouvrit la porte et sortit.

— Pour sûr, se dit la mère, restée seule, le pauvre André est malade aujourd'hui. Mon Dieu ! mon Dieu ! si les fièvres allaient le prendre.

Mais le matin, lorsqu'il voulut se lever, il n'en eut pas la force. La fièvre l'avait pris. Pendant plusieurs jours il fut en proie à une agitation incessante qui allait souvent jusqu'au délire. Informé de cette maladie par madame Lambert, la comtesse fit venir de Meulins un médecin qui prescrivit le repos et le calme le plus absolu. Quelques potions sédatives, une diète sévère finirent par triompher de la fièvre; la nature fit le reste. Au bout de la quinzaine, André fut en état de se lever et de prendre l'air dans la partie du parc qui avoisinait sa chaumière. Mais avec la santé était revenu le sentiment de sa souffrance intérieure. Au moyen de quelques questions indiscrètes il apprit que la marquise de Lucenay et son fils avaient quitté Montpezat pour retourner à Versailles; il sut aussi que, pendant sa maladie, la comtesse était venue plusieurs fois à la chaumière, et que chaque jour Antoinette s'informait de lui auprès de la mère Lambert. Ces bonnes nouvelles hâtèrent son rétablissement, et il fut bientôt en état de reprendre ses occupations passées.

A travers cette crise douloureuse, André s'était transformé. La souffrance lui avait révélé le secret de son cœur; il sait maintenant qu'il aime Antoinette? Antoinette l'aime-t-elle? il l'ignore, il ne se le demande pas, il n'y songe même pas. C'est si doux d'aimer, c'est une si grande et si pure félicité, que le cœur, tout plein de cet enchantement, n'a pas encore besoin de compléter son bonheur et ne demande pas à être aimé. André est heureux; il consacre ses journées à Antoinette; le soir, il est auprès d'elle, il lui parle, il l'écoute, ils échangent leurs pensées. Le nuage qui a passé sur son bonheur s'est éloigné, l'horizon est redevenu limpide, de nouveaux orages semblent désormais impossibles.

Ainsi s'écoula l'automne. L'hiver est venu; les pluies et les neiges ont suspendu les travaux d'horticulture; plus de fleurs à soigner, plus de bosquets à embellir; plus de ces douces causeries du soir, à l'ombre des vieux chênes, quand le soleil prolonge ses rayons plus doux entre les branches aux feuilles jaunissantes. C'est le temps des froids brouillards, des fièvres mortelles. C'est alors qu'André accompagne les deux châtelaines auprès des paysans malades, humble serviteur de ces femmes charitables, il apprend d'elles à relever les courages abattus, à souffrir avec le malheur, à consoler les peines du cœur, à ranimer l'espérance dans des âmes brisées par la misère, anéanties par la douleur. A son tour l'hiver a fui; le printemps a ramené les beaux jours.

Un jour, André était occupé à renouveler les fleurs du parterre. Antoinette et sa mère surviennent. Après quelques paroles vagues, la comtesse s'adressant à André :

— Vous vous donnez bien du mal, dit-elle, pour des plantes que nous ne verrons pas fleurir.

André regarda la comtesse avec étonnement et comme s'il n'eût pas compris le sens des paroles qu'elle avait dites.

— Oui, reprit Mme de Montpezat, ces plantes fleuriront sans nous, à moins qu'elles n'attendent notre retour de Versailles.

— Ah ! dit André frappé au cœur, Mme la comtesse retourne à la cour ?

— A la cour, non, pas précisément, mais à Versailles, chez Mme de Lucenay, qui nous attend.

André n'eut pas la force de dire un mot. Le nom de la marquise était tombé sur lui comme la foudre et lui était le sentiment de sa position. Mme de Montpezat se méprit sur la cause du trouble manifeste d'André; elle voulut dissiper les craintes qu'elle croyait deviner.

— Nous partons, dit-elle; ma promesse formelle et quelques affaires de famille nous y obligent; mais nous ne voulons pas abandonner Montpezat. Dans quelques mois, nous reviendrons.

André n'entendait plus; une sorte de vertige s'était emparé de lui. Peut-être aurait-il perdu tout-à-fait connaissance si Antoinette, émue du trouble où elle le voyait, sans pourtant pénétrer jusqu'au fond de sa pensée, ne lui eût dit à son tour :

— Oui, André, nous reviendrons, et même le plus tôt possible. Pendant notre absence, ne nous oubliez pas.

La douce voix d'Antoinette tira André de la stupeur; mais il n'eut pas la force de répondre, et regarda s'éloigner les deux femmes, doutant encore de la réalité des paroles qu'il venait d'entendre.

Pendant les quelques jours qui précédèrent le départ des châtelaines, André, sombre et abattu, ne reprit quelque courage qu'en présence d'Antoinette. Il cherchait toutes les occasions d'apercevoir la jeune fille, comme s'il pressentait qu'il dût la perdre pour toujours. La pensée lui vint de se jeter à ses genoux, de lui avouer son amour; mais il refoula cette pensée bien loin au fond de son cœur, car André n'était encore qu'un paysan, soumis à tous les préjugés sociaux de son temps; et, à cette époque et dans le pays qu'habitait André, c'eût été une chose inouïe et monstrueuse qu'un paysan élevant ses vues jusqu'à la fille de son seigneur.

Enfin le jour du départ est venu; de Meulins-Engilbert une voiture de poste est arrivée pour emmener les voyageurs. Mais, est-ce un pressentiment, Antoinette veut gagner à cheval la grande route, à travers les prairies qui entourent Montpezat; la comtesse cède au désir de sa fille. André les accompagne dans cette dernière promenade. On marche silencieusement; au moment d'une réparation peut-être éternelle, on n'échange que de rares et insignifiantes paroles. Mais peut-être ces pensées qui se taisent au fond de deux jeunes cœurs, se comprennent-elles sans avoir besoin du secours de la voix. Enfin, on arrive à la route; la voiture attend. André aide les dames à y monter. Antoinette, avant de suivre sa mère, se retourne encore, contemple quelques instans le château de Montpezat, des larmes roulent dans ses yeux. S'arrachant à cette émotion par un mouvement rapide, elle s'élança dans sa voiture.

— Adieu, dit à André madame de Montpezat.

— Au revoir, dit Antoinette, émue malgré elle, et tendant sa main au jeune homme.

André prend cette main, y pose respectueusement ses lèvres, et parlant avec effort :

— Si vous ne deviez pas revenir et que vous ayez besoin d'un... serviteur dévoué... pensez à moi.

La voiture s'ébranle. André la suit des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu au détour de la route; puis rassemblant les rênes des chevaux qui l'ont amené avec les voyageuses, il reprend le chemin du château, marchant péniblement et laissant couler ses pleurs.

FELIX LATRADE.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Endormeurs.

Nous aurions beau jeu si nous voulions traiter ici de toutes les variétés d'*endormeurs*. Il nous faudrait parler des poètes qui endorment leurs lecteurs; des dramaturges qui endorment leur public; des professeurs qui endorment leur auditoire; des débiteurs qui endorment leurs créanciers; des hommes d'Etat qui endorment l'opinion; des magnétiseurs qui endorment leurs *subjects*, moins encore peut-être que leurs spectateurs; enfin, des charlatans de toute sorte et de toute figure, avec ou sans tréteaux, en sales cripeaux ou en habits dorés, au front austère ou au sourire engageant, qui, chaque jour, endorment à leur profit la conscience et la bonne foi publiques. Parmi les endormeurs historiques, nous rencontrerions d'abord ce *Vieux de la Montagne*, qui plongeait dans un monde de jouissances et de voluptés sensuelles les fanatiques qu'il avait gorgés d'opium, puis, à leur réveil, les armait d'un poignard et les portait au martyre qui devait leur donner la possession éternelle du paradis qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir. Après lui, nous aurions à signaler d'autres *endormeurs* plus terribles encore, car leurs victimes ne se réveillaient pas. Est-il besoin de nommer les Borgia et les Médicis? Enfin, l'histoire contemporaine nous montrerait des *endormeurs* qui n'ont rien à envier au chef des Assassins, aux pontifes de Rome, aux tyrans de Florence.

Les *endormeurs* dont nous voulons nous occuper dans cet article ont exercé leur industrie dans une sphère plus modeste. Il s'agit tout simplement ici d'une classe de ces misérables, qui, malgré la surveillance de nos édiles, attentent journellement à la bourse et à la vie du prochain; d'une variété du genre *voleur*, comme les *charriours*, les *chantours*, les *étrangleurs*, auxquels ils vont bientôt succéder sur les bancs des assises. Les *endormeurs* sont nouveaux pour notre génération, et M. Duchesne lui-même, ce vénérable Nestor de nos greffiers criminels, chercherait en vain dans sa mémoire si riche et si fidèle un acte d'accusation applicable à une bande d'*endormeurs*. Aussi avons-nous vu des amateurs (car la Cour d'assises a ses amateurs tout comme les Bouffes et l'Ambigu-Comique) se frotter les mains en s'écriant :

« Enfin, nous tenons du neuf; voici au moins des gaillards originaux. »

Pourquoi faut-il que nous soyons forcés de détromper ces braves gens et de leur rappeler cet emblème de l'humanité qui sert de devise aux philosophes et d'enseignement aux pharmaciens? Hélas! les *endormeurs* que nous allons voir n'ont même pas le mérite de l'invention. Ce ne sont que des contrefacteurs, des plagiaires. Avant eux, dès le siècle dernier, une bande d'*endormeurs* avait jeté la terreur dans Paris, et éveillé la sollicitude de M. Lenoir.

Voici en quels termes était conçu le fait-Paris qui le premier en donna connaissance au public :

« Vu les dérègles qu'entraînent le luxe, la